

DE LA DESINSTITUTIONNALISATION ET DE L'INTEGRATION COMMUNAUTAIRE: REFLEXIONS ET QUESTIONS INTRODUCTIVES

Jean-Sébastien Morvan

DE QUELQUES CONSTATS

1. Dès lors qu'il est question d'institutionnalisation surgissent issues d'impressions vécues, de constats cliniques, d'observations comportementales des images à connotation nettement négative: enfermement, isolement, paralysie progressive, "rétrécissement", détérioration, tant physique que psychologique. La vie en institution, non seulement, n'aide pas le sujet "placé" à progresser mais fait entrer dans un processus de régression que la recherche a depuis longtemps corroboré. Ses "effets" à court terme et à long terme sont connus; ils pourraient se résumer ainsi:

- les conséquences de la séparation familiale par l'impact de la rupture et de la perte de repères spatiaux et temporels qu'elle entraîne, perturbent sévèrement le sentiment de "continuité" d'être du sujet dont la traduction se constitue en réactions de déprivation culturelle (Winnicott);
- l'absence de sollicitation ou au contraire la multiplicité désordonnée des stimulations ou encore leur succession répétitive provoquent chez le sujet soit des attitudes de repli et de fermeture soit des demandes constantes quasi à vides, le plus souvent agressives débouchant sur de graves troubles relationnels;

- l'entrée dans une position "dépersonnalisée" transparait au travers de manifestations dont le désintérêt et l'apragmatisme, puis l'inaccessibilité et la fragilité, sont les plus prégnantes (l'hospitalisme élargi de Spitz);
- l'installation chronicisée dans ce mode de fonctionnement proche de formes "psychotisées" laisse place, sur fond d'indifférence générale, à des "bouffées" réactionnelles, explosives, difficilement reçues par l'entourage.

Ces phénomènes reposent en fait sur deux impasses moyennes majeures; d'une part, l'impossibilité pour le sujet de se "construire" des marques identificatoires dans un environnement spatial et temporel insuffisamment enveloppant et porteur, d'autre part, la mobilisation et la dispersion énergétique dans des mesures protectionnistes massives contre une angoisse désorganisante, empêchant les investissements concrets et toute entrée en relation quelque peu signifiante. Instituée "objet de soins" - elle se met tel en avant - la personne déficiente mentale est "barrée" et se barre comme sujet.

Le rappeler expose à deux risques. Celui de la généralisation et de la globalisation: l'institution, par définition serait "mauvaise".

Depuis ces constats, des réajustements ont été entrepris et dans le meilleur des cas, elle a su et pu éviter ces dérives; non sans difficultés, car l'institutionnalisation n'est pas stricte affaire d'intentionnalité directe et linéaire, pas plus qu'elle ne dépend des schèmes organisateurs relevant de la seule décision de ses agents. Le deuxième risque s'y origine et oriente vers des solutions réfectrices illusoire du fait de leur inscription dans la volonté d'emprise et la toute puissance magique. Y verser revient à nier l'inconscient qui y travaille depuis les ruptures successives jusqu'à la déconnexion progressive d'avec la réalité. Ce qui s'y déroule, s'y déplace, s'y répète et en émane, touche l'ensemble institutionnel. De fait, la chronicisation, la "dépersonnalisation" - ne serait-ce que par usure - concernent aussi les personnels. Il pourrait être intéressant de s'interroger sur ce qui, chez eux, subtilement s'institutionnalise et appellerait mouvement à l'encontre.

Repérer et prendre en compte ces forces souterraines dans leurs effets est sans doute le meilleur moyen de s'en démarquer; aussi, d'éviter les pièges qui y conduisent; par là, d'imaginer des solutions innovantes le plus souvent anciennes - mais réinventées - qui permettent d'échapper aux pesanteurs et aux rouages de ce qui dans l'institution est devenu "machinal".

2. Comprendre partiellement les dérives institutionnelles implique de s'interroger sur ce qui a souvent présidé à la "mise en place" institutionnelle. Le social tente de composer avec ses "déviant" et ses "contrefaits" en empêchant ce qu'il redoute avant tout, à savoir la transgression des tabous fondateurs de toute société, la double interdiction, celle du meurtre et celle de l'inceste: en effet, ces "supposés hors-normes" lui apparaissent particulièrement sujets à agir ce qui déstabiliserait et compromettrait la vie sociale. Cet imaginaire n'est jamais qu'effet de projection sur le

"différent" de ce qui travaille l'imaginaire individuel et groupal. Cette émergence du déficient défaillant et menaçant, révélateur de ce qui en chacun pointe comme désir de mort, fait de l'institution, le lieu exutoire et conjuratoire - et aussi de colmatage - de ces débordements fantasmés.

Ce qui n'exclut pas, par ailleurs, qu'elle se définisse, et s'affirme, ne serait-ce que par expiation, comme espace d'actions planifiées de soin, d'éducation, d'insertion. Le caractère double lien de ces deux mouvements fondent l'ambivalence qui les soumet tous deux au principe d'inertie: rien ne bouge, rien ne se passe. L'institution, à son insu, en devient le creuset, le support et, de plus, malgré elle, le symbole.

3. L'intégration repose sur l'idée que la cohabitation sociale "hors les murs" évite les pièges et les dérives de la vie institutionnelle. Trois conditions y conduiraient: en premier lieu, la levée de la double contrainte (celle de demeurer en dehors du social et, à la fois, d'y participer), puis la rencontre de supports identificatoires susceptibles de restaurer un idéal du moi c'est-à-dire envisager une anticipation de soi dans l'avenir, enfin la libération d'énergie du fait de l'allègement défensif protecteur, autorisant des investissements divers et des intéressements concrets.

Toute la question est de savoir jusqu'à quel point la vie "intégrante", de fait, réduit ces avatars institutionnels voire les évite, ou encore, ne fait que les déplacer; dans cette dernière hypothèse, le résultat des dérives serait identique, l'enfermement, mais s'effectuerait par le biais de conduites opposées, comme en miroir, à savoir au lieu du retrait, l'annexion, au lieu de l'isolement, la fusion. Ou bien si, hors les murs, il sera plus aisé et plus effectif de se démarquer des subtilités nouvelles de la même double contrainte, des confrontations de la contiguïté et de la continuité quotidiennes,

des effets de résistance fermante face à l'"appel" identificatoire et aux poussées sollicitées du grandir. L'envie jubilatoire de devenir grand se heurte à l'insidieuse crainte de revivre l'abandon premier puis d'être transplanté dans un inconnu menaçant. Tout va être entrepris pour l'empêcher ou le retarder.

La présence enveloppante peut se faire ici indéniablement réponse intégrante mais non sans réactions violentes répétitives, turbulences multiples ou à l'opposé apathie massive, d'autant plus difficiles à vivre - une fois dépassée la phase gratifiante de la première rencontre - qu'elles sont reçues négativement par celui qui accueille comme atteinte personnelle, désaveu, non-reconnaissance (comme quoi on est bien dans la répétition). Elles sont pourtant souvent indicatrices que quelque chose du sujet se met en place, s'historifie, pourrait-on dire.

4. A ce moment, crucial, les expériences d'intégration courent les plus grands risques d'arrêt ou de non-renouvellement liés à ce vécu difficile et aux tensions touchant l'un ou l'autre des points suivants: ambiguïté et pesanteur d'attentes et d'objectifs artificiellement opposés (se situer dans le seul registre du besoin ou d'emblée dans le "tout-affect", se limiter à la socialisation ou se centrer exclusivement sur l'apprentissage) avec effets de retour par opposition sourde ou bruyante, appel relationnel massif avec fusion diffuse, suivi le plus souvent de retrait paniqué, débordement angoissé par les "décharges" pulsionnelles des sujets appelant mesures - ressenties protectrices - de maîtrise et de mise à l'encart. Toute intégration y "passe" et comporte tôt ou tard la confrontation à ce que le sujet va pouvoir exprimer, implicitement ou explicitement, le plus souvent avec hostilité, de la "place" qui aura été (n'aura pas été) la sienne.

A ne pas le pressentir ou l'admettre, à le

recevoir comme attaque personnelle, à ne pas être accompagné dans le décodage ou la lecture de cet "incompris", l'accueillant -la personne en première ligne ou toute la famille - ne peut que, au sens fort, démissionner, "être pris par le découragement" et se démettre. Alors que, de fait, l'amorce de la renaissance qu'elle sollicite (au sens premier, agiter, mettre en mouvement) se trouve initiée.

DE QUELQUES INTERROGATIONS

1. Il est dès lors utile, dans un cas comme dans l'autre, de s'interroger sur les mouvements représentatifs qui traversent les actions d'intégration scolaire ou sociale comme d'ailleurs les "intégrations institutionnelles", sur la capacité à composer et à recomposer avec ces interférences imaginaires et leurs réponses agies que la déficience suscite chez tout un chacun. Il n'est pas impossible que la proximité vécue et partagée de la quotidienneté familiale - celle que l'institution justement ne peut assumer parce qu'elle l'évite - prenne une résonance différente et une portée opérante, en partie du fait même du renforcement et de l'exacerbation de ces états "affectifs". Ce par quoi, il est vrai, elle peut tout autant aiguiser. Qu'en est-il de cet arrière-plan?

De l'attente de l'enfant présumé merveilleux (tout déficient soit-il) jusque l'émergence de cet indéfinissable malaise et sentiment d'étrangeté que quelque chose n'est pas conforme à l'attendu, de la sourde impression qu'il y a eu maldonne voire substitution jusqu'au souhait non avoué que l'abandon serait la solution, de la conviction qu'il y a préjudice à réparer et dédommagement à revendiquer jusqu'à la préfiguration et la mise en forme d'un projet commun, se dessine un ensemble porteur de mouvements qui ponctuent la confrontation au handicap et à toute situation d'intégration. Itinéraire aussi; chaque moment à vivre se faisant palier - ou butée - vers l'autre

mouvement.

2. Personne déficiente, famille, intervenants éducatifs, instances sociales s'y trouvent compromises chacune pour elle-même dans sa "position", chacune dans sa perception de l'autre. La notion de "situation de handicap" se justifie pleinement dans cette perspective en ce qu'elle implique tous les partenaires, l'ensemble ainsi créé étant autre que la juxtaposition des seuls effets individuels.

S'il est des enfants présumés "merveilleux", il est tout autant des professionnels attendus comme des "sauveurs" et des familles ressenties "étranges". Itard s'y perdra. Ces complexes affectivo-représentationnels, reconnus comme étant identiques et partagés, puis parlés, se révèlent être en puissance les opérateurs psychiques qui vont conduire, au-delà des rapports de force mécaniques, automatiques et impersonnels, vers des mouvements certes conflictualisés mais éminemment subjectivés puis socialisés. Ce sont là ruptures structurantes, prises de distance symboliques. Le difficile à vivre de cet "être ensemble", réactivant un "négatif" antérieur, collectif et personnel, autour de la fixité, du vide et du déracinement, jamais définitivement résolu, trouve dans ce même complexe la capacité de dégagement face à des conduites qui, de part et d'autre, à leur insu, tant chez le sujet déficient que chez ceux qui l'accueillent, tendent pernicieusement à recréer la séparation et l'isolement, à y faire retour et à s'y fixer. Chaque phase, en effet, recèle au-delà du deuil qu'elle appelle, celui de s'être cru détenteur du pouvoir de rendre l'autre "entier" (intègre) - désinstitutionnaliser c'est aussi dés-idéaliser - une ouverture et une solution vers une "intégration" et par là un dépassement de ce qui, pour chaque partenaire, fait handicap. Ainsi, le héros de la mythologie, abandonné et exposé, trouve sur son chemin ceux qui, couple berger, princier ou étranger, vont le "recueillir" et l'élever. Premières familles d'accueil...

3. Il n'est pas question ici de point de vue négatif ou positif au sens normatif des termes mais de négatif-positif référant "à un n'être pas là réel et présumé" - celui de la marque et du manque du handicap - avec lequel tout un chacun, du fond de son histoire, se débat. De ce négatif, dont est toujours fantasmée l'éradication totale ou partielle (ou le gommage intégral), peut prendre forme la découverte d'une possible appropriation d'une place et d'un culturel commun, si minimes et modestes puissent-ils apparaître, si détournés et sinueux puissent sembler les chemins qui y mènent. Un pacte explicite y préside à savoir le respect de la loi commune - celle des tabous inauguraux plus haut évoqués - admettant, au sens profond de comprenant, que le désir de transgression imaginaire puis son renoncement sont accession vers l'être grand.

De fait, ici la confrontation familiale - suivie et contenue par un élément tiers, le plus souvent l'équipe accompagnante - peut se faire territoire et lieu de reconnaissance; aussi, réceptacle de ce qui, à partir de projections croisées va pouvoir se reprendre, se réagencer. L'intégration devient alors passage vers la "désintégration" de ce complexe représentationnel en "négatif", non-annulation mais recomposition, menant pas à pas à l'éclatement de la carapace chronicisée, à l'abandon des conduites déviantes et à une découverte ou retrouvaille de repères identitaires - les deux mouvements s'appelant l'un l'autre.

4. Reste à voir ce qui rend possible ces aménagements ou ces réorganisations, comment les deux pôles, le représentationnel et le comportemental, s'accompagnent, se provoquent et se concrétisent dans le quotidien. Le besoin d'intégration repose sur "le sentiment que l'on est vivant, aimant et aimé du bon objet interne et externe" (M. Klein).

Les présentations qui suivent en sont des exemples patents, extrêmement denses et

complémentaires, s'articulant autour de l'annonce du handicap et de l'impact de ce qui s'y transmet, de l'accompagnement "partenarial" nécessaire et régulateur, puis autour justement de ce que, à partir du désordre du handicap, le "verbe" véhicule de rupture et de négation temporelle, enfin, autour de ce qui, par enveloppement "intime" du "holding", du plaisir pris à être et jouer ensemble, s'autonomise comme lieu d'échanges et de paroles. Travail de longue haleine, marche au sens très concret

du pas à pas - reculs, chutes, surplaces, redémarrages compris - vers une intégrité psychique balbutiante, celle du moi individuel ou familial. La capacité à être seul et actif en présence de l'autre qui en découle est le premier témoin paradoxal de ce moi "groupal", celui là même qui se voudra communautaire. Les trois communications, fondamentalement et concrètement, sont à cet égard, particulièrement significatives de ce qu'est et implique "l'être ensemble".

BIBLIOGRAPHIE

ANAUT, M. (1991) *Le placement des enfants*. Paris: CTNERHI-PUF, 275 p.

DOLTO, F. (1985) *De la cause des enfants*. Paris: Laffont, 469 p.

KLEIN, M. (1968) *Envie et gratitude*. Paris: Gallimard, 230 p.

MANNONI, M. (1976) *Un lieu pour vivre*. Paris: Seuil, 318 p.

MORVAN, J. S. (1987) Handicap, inadaptation, travail social: trace, trame, trajectoire. *Les Cahiers du CTNERHI*, 40, 49-56.

MORVAN, J. S. (1988) Représentation des situations de handicaps et d'inadaptations. Paris: CTNERHI-PUF, 2t, 531 p.

SPITZ, R. (1968) *De la naissance à la parole*. Paris: PUF, 310 p.

WINNICOTT, D. (1971) *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris: Payot, 372 p.